

TOUS
IMMORTELS

DU MÊME AUTEUR

L'Homme que l'on croyait, Fayard, 1981

La Peau de l'ours, Mazarine, 1986

Victor, Fayard, 2000

Céline, Fayard, 2002

Un autre monde, Fayard, 2004

Tom, Ramsay, 2005

© Libella, 2023

ISBN : 978-2-283-03694-5

PAUL PAVLOWITCH



TOUS
IMMORTELS

BUCHET • CHASTEL

Pour Annie, ma femme, j'ai plus, beaucoup plus que des remerciements. Elle est et a été absolument irremplaçable durant ce long travail.

Ce livre de souvenirs est dédié à mes proches, morts et vivants qui toute la vie ont eu tellement de patience avec moi.

Certains noms et prénoms sont changés, d'autres sont réduits à leurs initiales, quelques-uns enfin ont été carrément omis.

« Deviendrai-je le héros de ma propre vie, ou bien cette place sera-t-elle occupée par quelque autre ? »

Charles Dickens, *David Copperfield*

« Tout est vrai. »

Romain Gary (*excédé*)

AVANT-PROPOS

À la campagne, au printemps 2021.
Après les aventures d'Émile Ajar, plus de quarante années se sont écoulées, durant lesquelles j'ai dû vivre. Avec le temps, on aurait pu penser se calmer, être tiré d'affaire. Pas du tout. C'est que depuis j'ai dérouillé. Et je pérore nettement moins.

Je voulais raconter une histoire d'amour. J'avais tout rassemblé : désir, mémoire, lectures, quelques photographies. Une documentation rassurante sous la main. Hélas, mon désir était devenu regret. Certains ont connu cette expérience. Subitement la grâce vous a quitté, elle a disparu.

Avant qu'il ne soit trop tard, j'ai alors décidé d'assembler les souvenirs de ceux que j'ai aimés et qui ont disparu.

Communément, la notion de style tardif renvoie à une réalisation surchargée, épuisée. Une forme peu économe, qui « mettrait le paquet », afin de vaincre la mort, ou d'y prétendre, dans une apothéose emphatique. Une pompe funèbre.

Il existe un autre style tardif. Un style modelé par les épreuves, les victoires remportées et les défaites subies. Un style qui serait le résultat d'une plus large compréhension des choses, elle-même née d'une plus grande tolérance envers les autres et d'un rien de

cette inévitable lassitude née des incessantes petitessees soulevées au passage de toute vie. Le style pour lequel vous opteriez, peu avant votre disparition, dans un ultime effort pour unir vos qualités. Exprimer le meilleur de vous-même. Un achèvement. Sobre. En somme, une forme qui rejoindrait le fond. Un départ discret.

Une mélancolie légère envelopperait cette dernière expression, stimulant ainsi la délectation de l'amateur d'art; le tout révélerait enfin une indulgence, de celles qui précèdent le dernier échec.

Les Cerfs-volants, le dernier livre de mon oncle, me paraît un bon exemple de cette harmonie apparente. Il n'en pouvait plus, mais il jugea qu'il n'avait pas à étaler ses cauchemars, pour finir. On ne peut tout dire. On ne peut pas toujours dire le pire. Il préférait finir en beauté. Je comprends. Ses Cerfs-volants sont ceux de l'enfance et de la mémoire.*

Je me souviens. À la fin de son dernier automne, il venait de me dire:

– Mon vieux, je ne peux plus écrire. Tu entends? Je n'arrive plus à écrire.

Il avait des difficultés à parler. Sa voix était entravée. Étouffée. Les mots lui manquaient. Ils s'étaient dérobés. Il était vaincu. Il savait que cela signifiait la mort à brève échéance.

Elle était là, présente devant lui: une ombre glaciale.

Je me trouve maintenant dans le même cas. La mort est ma voisine.

Depuis qu'il avait compris sa situation, il paraissait être sur le départ. Romain s'habillait avec soin. Ne désirait pas laisser un souvenir brouillé. Dans son costume gris des derniers instants, il était

* « On va dire que tu es mon neveu, c'est plus simple », me dit-il, il y a soixante ou soixante-dix ans. Plus tard, pris de rancune devant mon insubordination, il choisit dans sa « lettre posthume » d'évoquer son « petit-cousin à la mode de Bretagne ». [Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'Auteur.]

impeccable et touchant. Sa rigueur était émouvante. Elle exprimait la défaite.

Je comprenais ce qu'il disait et je ne comprenais pas. Je ne voyais nul échec dans sa vie. Je voyais que le gouffre s'ouvrait sous ses pieds. Je savais que, arrivés à un certain moment de leurs vies, les hommes parlent moins.

Même bavards, les vieillards doivent se résoudre à se taire car on les fuit. C'est l'étape du silence. On n'entend plus parler d'eux. Ils se sont retirés. On les a oubliés. Ils vivent encore. Lentement la destruction les pénètre.

S'ils étaient connus, on apprend leur disparition. Les journaux l'annoncent. Un jour, deux jours, on en reparle. Leur souvenir devient l'occasion d'une conversation. Une curieuse culpabilité alors vous saisit, faite d'une affection resurgie, de la conscience de votre distraction – on est tellement sollicité –, sinon de votre indifférence alors qu'ils vivaient encore. Vous aviez oublié. Vous vous dites que vous ne saviez pas. Et si vous aviez su...

Si vous l'aviez su? Rien. Vous n'auriez rien fait. On ne fait rien. Après tout, la saison était passée; à chacun son tour, c'est la vie. À d'autres la parole, le moulin à paroles. La roue tourne. On n'écoute plus. Qu'est-ce qu'on y peut? Voilà ce que je pensais, à l'heure où j'ai commencé à écrire ces pages.

Je voyais qu'il n'avait plus de force. Plus aucune force. Il était debout. Il paraissait trembler, mais il ne tremblait pas. Il donnait cette impression. Il était démuni. Je ne savais pas comment l'aider.

Mon oncle avait été un maître des mots. Il en avait fait ce qu'il avait voulu. Et maintenant, il n'en tirait plus rien. Et il avait compris que personne ne pourrait l'aider. Je n'étais d'aucun secours.

Je l'avais vu écrire. Il écrivait comme on intervient, comme on ne peut s'empêcher d'intervenir devant un scandale. Il ne cherchait pas ses mots. Ça lui venait. Ses mots se bousculaient pour sortir. Il faisait des livres comme d'autres courent ou se débattent. Les

mots rappliquaient, ils défilait en rangs serrés. Il n'avait qu'à les mettre noir sur blanc. Ses histoires lui permettaient de vivre.

Un jour, il y a bien longtemps, devant mon expression critique, il avait dit: « Tu n'aimes pas? Moi non plus. » Parfois il n'aimait pas ce qu'il pouvait écrire. Il ne s'aimait pas assez. Je ne sais pas ce qu'il n'aimait pas dans ce qu'il faisait. Peut-être sa faiblesse sous la ruse, peut-être l'astuce mise au service de la conviction? L'empressement servile des mots? C'était au temps où il rédigeait une énorme déclaration d'intention¹, son projet pour des romans futurs. Pour un homme futur. Il écrivait. Il réfléchissait, il écrivait. Il raturait beaucoup, mais il écrivait aussi précipitamment que d'habitude. Il en avait besoin. Il m'avait lu à haute voix un passage. J'avais compris qu'il lisait une déclaration de principe, que je jugeais inutilement compliquée. Une pétition en faveur du bonheur de vivre, un serment d'hédoniste.

Je le connaissais. J'avais vu à quel point il pouvait souffrir, et voici qu'il parlait du bonheur de vivre. Comment le croire? Et pourtant, nombreux étaient ceux qui le croyaient. Ils sentaient mieux que moi à quel point le bonheur est une juste exigence. Un pari à tenter, quitte à tricher. Ce gros livre « théorique », il l'écrivit comme ses romans: sans pouvoir s'arrêter, de manière aussi involontaire qu'un de ses romans. On ne maîtrise pas ce que l'on croit?

Pour ce qui me concerne, je peux citer quantité de mots intacts:

Mer
Pluie
Jardin
Arbre

Et au moins trois qui n'ont pas pris une ride:

Amour
Enfant
Neige

Ils m'impressionnent encore. Je ne dis pas qu'ils me bouleversent comme le ferait un cri, mais l'enfant, si. Je marche encore, quand j'entends l'enfant.

J'étais persuadé de leur avoir donné des gages solides. À leur service. Je pensais qu'ils étaient de mon côté. Je me trompais lourdement. Les mots ne sont pas reconnaissants. Ils se fichent pas mal de la mémoire. Ils sont vierges de toute mémoire.

Amour. Enfant. Neige. Il y croyait.

Je le regardais, je ne savais plus quoi dire. Il était grand, aux prises avec une immense faiblesse. Ses yeux questionnaient mais il n'attendait pas de réponse, son regard était chargé de larmes mais il ne pleurait pas. Il n'attendait plus rien. Il savait depuis toujours que le monde continuait comme si de rien n'était. À plusieurs reprises, cette indifférence l'avait littéralement brisé. Il désirait mourir.

Il paraissait regarder comme pour bien retenir, ou peut-être ne voyait-il plus ? Il vivait des instants d'horreur.

Tout le monde disparaît un jour ou l'autre. C'est ainsi. On n'est pas pris par surprise. Encore faut-il réussir sa sortie. Pas que cela ait de l'importance, mais enfin, si l'on désire saluer, autant le faire avec courtoisie. Procurer aux survivants un léger sentiment de reconnaissance leur permet de continuer.

Je parcours ce livre posthume d'Edward Said : On Late Style. Said est mort l'année 2003, d'une leucémie combattue pendant une douzaine d'années.

Lorsqu'il apprit sa condition, il rédigea d'abord une autobiographie de ses jeunes années, afin j'imagine de ne pas laisser perdre une enfance. Il me semble que c'était bien vu : s'il y a quelqu'un à sauver au profit des autres, c'est l'enfant.

Ce qui surgit si tard n'est pas ce qui est académique, c'est-à-dire vide de sens actuel. Le style qu'évoque Said exprime ce qui survit

au-delà de ce qui est acceptable et normal. Est-ce l'intolérable? L'irréductible?

Impossible de dépasser la limite: on ne peut que la constater. Il n'y a ni transcendance ni unité, hormis dans les rêves pieux. Pas de synthèse réconfortante hors l'académie. On ne trouve que séparation, exil, anachronisme. Bien sûr, on ne se refait pas et Said en rend compte avec sa courtoisie coutumière.

Surtout ne pas claquer la porte derrière soi. Cela ne crée que de l'embarras.

Dans le fond, tout ceci forme une seule et même expression de notre destin commun: désuni et à la recherche d'une harmonie.

Les mots n'ont aucune fidélité. Ils rallient le dernier qui parle. Spontanément. Leur duplicité, cette façon gaie, insouciante, qu'ils ont, dans le fond, de trahir, de s'entendre autrement, dissimule un pouvoir mortel. S'il vous prend l'envie de corriger les mots, si vous désirez établir leur sens, leur apprendre un peu plus la franchise², si vous en espérez un peu de rectitude, alors les mots se défilent, se dispersent, et si vous insistez, ils dégainent. Ils sortent leur arme fatale: ils se dérobent, se refusent à vous, disparaissent, et les seuls qui vous rallient s'empressent de vous dénoncer. Ils vous enfoncent.

Les mots vous manquent parce que vous avez trop exigé d'eux. Plus personne ne vous entend. Place à l'oubli, ce rejeton enfin libéré de la mémoire.

L'oubli s'occupe de l'avenir. Ainsi les gens jeunes peuvent-ils espérer que rien n'est perdu. Tout reste à faire.

Je le revois devant le 108 de la rue du Bac. Il allait monter dans un taxi. Il me regardait, leva la main. Je me disais: Ce type est d'une élégance incroyable. Quelques jours plus tard, après m'avoir ainsi informé qu'il avait fini, qu'il ne pouvait plus, mon maître se tua.

Je garde le son de sa voix, cette chaude tessiture, toute proche du sanglot. Dans une lettre posthume, il citait les derniers mots de son dernier livre, « car on ne saurait mieux dire ».

ARIS, AU PRINTEMPS. Au coin des boulevards Raspail et Edgar-Quinet sous le ciel gris souris, c'est idéal. Parfait. Là, précisément à cet endroit, on tient les deux bouts de mon récit. Il commence et finit ici. Nous sommes en 1959. Mélancolique Paris, ses bagnoles excitées, ses jeunes gens pressés, ses passants paumés, Paris en a beaucoup vu.

À gauche, l'extrémité de la rue Campagne-Première débouche sur le boulevard Raspail. Tout y est prêt pour filmer et le copain qui fait l'assistant a beau gueuler inutilement, mais avec un vrai plaisir : « SILENCE ! ÇA TOURNE ! », le vacarme de la circulation ne cesse pas. D'autant que ça va mal tourner. Ici même, après une course désespérée, Michel Poiccard (Jean-Paul Belmondo) est abattu d'une balle de 7,65 de marque La Française. C'est Daniel Boulanger, petit policier à petit chapeau, poète dans la vie, qui vient de lui loger cette balle dans les reins.

Je vois parfaitement l'inspecteur Vital (sobriquet de Boulanger), le physique ingrat de gargotier, l'œil inhumain, le cheveu rare, lèvres minces et verbe tranchant, bras tendu, visant soigneusement avec son pistolet merdique. Consciencieux, décidé. Le sens du devoir. On sait que ceux de la basse-cour exécutent volontiers leur proie, car la magistrature manque de modestie ; elle ne

connaît rien, ni de la mort ni de la vie. Ainsi, entre les poulets qui fument tout ce qui bouge et les allumeurs qui tranchent, le brigand ne peut être que grillé, mais bon, j'arrête.

Michel Poiccard aussi va s'arrêter. En attendant, le flic a salopé le boulot. Il a tiré dans le dos du gibier. Les reins exposés, vous ne mourez pas immédiatement. Durant cette agonie Poiccard titube, il flanche, va pour poser un genou à terre, se reprend, avance encore quelques mètres et passe devant l'étroit hôtel de l'Image, au coin de Raspail. Enfin à terre, le dos de sa chemise blanche poissé de son sang, le visage sur l'asphalte, Poiccard murmure quelque chose. Les autres rappliquent. Penchée au-dessus de lui, Patricia, sa petite amie américaine, essaie de comprendre. La voix de son amant n'est plus qu'un souffle, il grimace et Patricia se retourne vers Vital, l'auteur du meurtre, et des dialogues.

Patricia Franchini (Jean Seberg):

– Qu'est-ce qu'il dit ?

Inspecteur Vital:

– Il dit: « Vous êtes vraiment une dégueulasse. »

Étendu sur le trottoir, Poiccard passe l'ongle de son pouce sur ses lèvres. Un tic, une manie empruntée à Bogart Humphrey, puis, à *bout de souffle*, il s'éteint.

Jean Seberg (apparemment impassible, en fait figée devant la vie lorsque celle-ci devient innommable):

– Qu'est-ce que c'est, « dégueulasse » ?

La jeune Américaine ne saisit pas encore toutes les finesses de la langue française; elle se doute que « dégueulasse » c'est pas sympa, mais elle ne sait pas. Pourtant, elle est la petite amie de Gary Romain, écrivain, prix Goncourt 1956 et consul général de France, sauf que les experts reconnus (*tavans merdassiés*, disait d'eux un Niçois célèbre) assurent qu'il ne sait pas écrire. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur ses livres. Normal, précisent-ils: il n'est pas français. « Quoi? Vous voulez une preuve? C'est Albert

Camus qui les a écrits. Tout le monde le sait.» Voilà. Coup double : le Goncourt est nul et Camus écrit comme un pied. Plus un mot.

Seule l'animation et les bruits de la rue confirment qu'on est bien dans la réalité. Pas dans la vraie vie. Dans la vraie vie, on tue pas un amoureux. Pas question. Et si Vital flic & poète a menti, c'est qu'il est artiste. Poiccard n'a jamais dit que sa petite Américaine était dégueulasse.

Touchée, Patricia répète l'ultime geste de son amant abattu. Rue Campagne-Première, les policiers s'affairent, elle passe l'ongle de son pouce sur ses lèvres fermées. On est déjà au générique de fin. *Cut.*

À DROITE MAINTENANT, DE L'AUTRE CÔTÉ du boulevard Quinet, un espace de verdure apaise le regard. Légère la mort au printemps, une brise ; jardin des disparus au milieu du quartier agité, le cimetière du Montparnasse calme naturellement les choses. On pourrait s'y croire, on attendrait une amie sur la terrasse déserte d'un bistrot ombré par quelques marronniers. Tranquille. Sauf qu'elle ne viendrait pas. On se dirait : *Ah ! elle me pose un lapin, c'est dégueulasse.*

De leur feuillage vert tendre les arbres dissimulent la tombe de Patricia Franchini, née Jean Seberg. C'est à côté, à peine cinq petites minutes à pied.

Morte, Jean Seberg.

Suicide, avaient conclu d'autres représentants de l'ordre public après avoir, semble-t-il, hésité. La vie est un film noir. Ou n'est-ce que la réalité ?

Dissimulée, couchée en boule sous une couverture, Jean était morte.

Lui dire un petit bonjour, je m'y préparais. Le cimetière Montparnasse est doux, un lieu aimable. Je l'avais fréquenté à plusieurs reprises pour de courtes promenades sans but, tours, détours ou

raccourcis, ainsi on feuillette un roman d'amour. Manière de savoir ce qui nous attend, on va jeter un coup d'œil à la dernière page. *Happy end*? Je l'ai toujours attendu.

Au cours de l'une de ces promenades je trouvai la tombe d'Helen Hessel dont j'avais lu la vie et les tendres exploits publiés dans le temps chez Monsieur Dimanche. Émotion. Visite d'amitié, on unit celles et ceux qu'on aime. Le jour de l'enterrement de ma petite-cousine d'Amérique, morte à quarante ans, il n'y avait pas grand monde pour l'accompagner, mais tous étaient secoués. Qui pouvait accepter? J'étais là sans l'admettre. Il me semblait que tout avait à peine commencé.

Pas pour son ex-mari, Romain Gary; depuis toujours il lui arrivait d'être vieux comme le monde, ou le désespoir. Quelques années plus tôt, accablé, il avait confié à Annie, celle qui m'épousa: « Tu vas voir, elle va finir comme Marilyn Monroe. » Il avait souvent raison. Déjà il m'avait fait le coup avec Hemingway. Il vous faisait chier, lui et ses prémonitions effroyables. Faut dire que ça l'achevait, lorsqu'elles se réalisaient. Et moi aussi. Il ne parlait plus. Sentimental, je voulais l'aider. Là encore ce n'était pas possible. Il se retirait sans voix, tournait en rond dans son bureau, ou fonçait dans son lit, étendu, tous rideaux tirés, seul, immobile, éperdu devant l'idiotie de cette réalité capable de tout.

Au cimetière du Montparnasse, devant la fosse, une maîtresse en titre flanquait Romain et son fils, un ou deux anciens maris et d'autres têtes qui tenaient absolument à être sur la photo, passons. Autour, quelques amies, actrices, acteurs, techniciens et admirateurs. Diego et lui regardaient au loin, même s'il n'y avait aucun horizon. Puis ils jetèrent une rose coupée sur le petit cercueil posé au fond de la tombe. Enterré, l'espoir. Défait, Romain partait.

Et pourtant ses histoires, contes à dormir debout, étaient puissantes. Les gens étaient touchés. Faut croire que ce n'est jamais assez. Jean, elle, avait offert une beauté sans précédent: à la fois

angélique et présente, aussitôt immortelle. Ces deux-là m'avaient kidnappé, pour toujours attaché à eux.

Et ça continue, je retourne vers Jean. Il n'y a pas si longtemps, la dernière fois que je suis venu, je lui marmonnai : « Bonjour Jean ! Je reviens, je ne peux t'oublier. » De pareilles amies vous manquent, elles vous tiennent par la main pour l'éternité, et cette sépulture est si petite qu'on peut ne pas la trouver. Elle convient à la grande solitude qui enveloppa Miss Seberg, comme on l'appelait, sur les plateaux, tout au long de son exil et jusqu'à sa mort à Paris, France.

Pour Romain, comme de juste, il n'y a pas d'endroit.

JE ME SOUVIENS d'une visite, l'ultime celle-ci, de Jean qui, cette année 1978, entamait sa tournée des adieux auprès de quelques amis et parents. Qui avait compris ?

À la fin de l'été elle était venue à la campagne, trois-quatre jours ensemble en souvenir du passé, lorsque nous croyions encore au Père Noël. Assise à côté d'Anna – ma fille, cinq ans –, Jean souriait, transparente, le menton dans le col roulé d'un pull trop chaud pour ce matin tiède. Elle avait froid. Elle dénouait un paquet enveloppé de papier kraft, en sortait une petite brebis de plâtre peint qu'elle tendit à Anna :

– Dis-moi, princesse, tu connais l'histoire de la bergère devenue reine ?

Je les regardais toutes trois : Annie ma femme, Jean ma petite-cousine, et Anna qui lui demandait si c'était l'histoire avec le crapaud, parce qu'alors *elle préférait pas*. Oui, plutôt pas de crapaud. Je me disais que j'étais entouré de femmes aimées. La magnifique brune – une photographie d'Annie prise à cet instant aurait montré une jeune femme à la chevelure luxuriante, l'audace dans ses yeux couleur noisette, une bouche dont les lèvres pleines promettent la sensualité et semblent sur le point de tressaillir puis se tordre de rire – et Jean au regard passant du gris au bleu selon

la profondeur du ciel, blonde à la peau lumineuse, qui avait pris Anna sur ses genoux :

– Non. Pas un crapaud, ne t’inquiète pas. Une libellule.

– Alors vas-y.

Abandonnant son compagnon du moment dans la petite maison de Romain près de la nôtre (il *préférerait pas*, lui non plus), nous étions descendus du causse jusque dans la vallée du Lot, une rivière qui rougit quand il pleut : Jean contait à Anna l’histoire de la bergère et de la libellule de la rivière qui rougit.

ON S'ÉTAIT ARRÊTÉS JUSTE AVANT CAJARC, bourg dont Pompidou, natif de Montboudif et président de la France, avait été le grand homme. Sur un versant dégagé du hameau de Seuzac, pas loin d'un coude de la rivière, cerné par un labour où glanaient quelques corneilles, derrière son mur de pierres sèches un minuscule cimetière attirait le regard. Jean avait voulu faire le détour. L'air était doré.

La libellule s'échappa lorsqu'elle ouvrit la portière, Anna riait. Jean souriait.

Je pensai qu'elle aurait dû avoir une fille. Elle avait eu Nina, mais Nina était morte. Jean poussa la grille rouillée.

– On laisse la rouille sur le portail des cimetières pour que ça grince, comme ça les morts sont avertis. Ils ont de la visite.

– C'est pas souvent.

– Oui, c'est pas souvent.

À peine la place pour un cyprès et deux douzaines de tombes devenues grises avec l'oubli, dont celles des familles Quoirez-Laubard et d'autres défunts voisins, amis. Face à celles des parents, deux tombes jumelles. Récentes et pourtant de facture ancienne, avec une croix de pierre qui pouvait bien être occitane, sans inscriptions, elles attendaient leurs occupants. Étrange prévision. Jean remarqua :

– C’est reposant, non ? Tout est prêt ! Finies les mauvaises surprises.

Elle en avait marre, des surprises.

Indifférente au repos éternel, la brebis dans la main, Anna courait dans le cimetière. Assise au bord de la pierre tombale sans nom, dans le soleil qui en mettait un coup, regardant ma fille, Jean riait doucement. Je l’observais parce qu’elle était enfin détendue. Ses cheveux courts effleuraient le col ouvert de sa chemise blanche, dont elle avait retroussé les manches. Un pantalon de toile vert-de-gris, les pieds nus dans des chaussures basses, toute jeune et le visage rayonnant sous le ciel favorable, si proche encore de la petite Américaine qui découvrait Paris, elle souriait en parlant avec admiration de Sagan. Posant sa paume sur la pierre intacte :

– Je crois que c’est pour Françoise, près de sa sœur. L’une à côté de l’autre.

Plus tôt dans sa vie, Jean avait connu Françoise, née Quoirez :

– Elles auront le soleil du matin au soir et on entend la rivière. Tu entends ? Des cigales !

Dans ce mouchoir de poche à peine suffisant pour essuyer une larme, les morts recevaient le soleil toute la journée. La cigale devait être sur le cyprès.

Et :

– Françoise a trois ans de plus que moi. La première fois que nous nous sommes vues, elle était venue en voisine sur le tournage de *Bonjour tristesse*. « Jean Seberg ? *I am Françoise, I wrote the book...* », avec un accent tellement français ! Elle parlait comme un bolide, je riais. Otto Preminger, producteur et metteur en scène, l’avait invitée pour la pub. Elle s’était brusquement interrompue, Otto arrivait. Penchée vers moi, elle m’avait murmuré : « Fais attention. » Et elle lui a collé une bise sur le crâne, pour les photographes. Elle l’avait percé à jour, mais elle non plus ne fait pas attention. Tu sais, Françoise parle à toute vitesse par respect, pour vite laisser la place aux autres.

Et encore, après un tout petit sourire :

– Tu savais que le cimetière de Marshalltown est l'un des plus beaux du monde ?

La petite Nina Hart Gary, sa fille, dormait dans le cimetière de l'Iowa.

Revenue vers nous, Anna installait sa brebis de plâtre à côté de Jean sur la tombe vide, et concluait :

– Ici c'est joli.

Jean se retourna. Penchée vers Anna, un instant elle parut épargnée par cette peine qui la tuait. Elle retrouvait des forces dans l'enfant. En silence je remerciais ma fille.

CONFORTÉS PAR LE JOLI CIMETIÈRE on alla boire un coup à Cajarc. Au bord de la terrasse du café du Président, sautillant, un pied dans le caniveau, l'autre sur le trottoir, Anna léchait sa glace préférée, à la pistache. Jean parlait de Françoise Sagan (« Les tombes, ce n'est pas elle. Elle, elle mise sur le hasard... »).

On sortait d'un cimetière et la mémoire semblait envahir les esprits, ou les quitter, je ne sais pas. Elle fait cet effet la mémoire, elle passe comme un nuage. Jean évoquait notre première rencontre, à Nice, presque vingt années plus tôt, chez Dinah ma mère. Alors que j'arrivais, celle-ci lui montrait la maison. Dans ma chambre, elle avait vu l'exemplaire de *L'Amant de lady Chatterley*. Ma mère nous avait présentés. J'avais été embarrassé. Ce qui maintenant les faisait rire, Annie et elle. Elles se fichaient de moi.

Jean avait remarqué :

– Je l'ai lu avant de partir de chez moi. Il est encore interdit en Amérique, je crois. Un professeur me l'avait donné. Il nous lisait des pages de Steinbeck, c'était un Démocrate. Chez moi on n'aime pas ce genre. Il a été renvoyé... Les gens de l'Iowa sont Républicains, ils étaient contents, ils se sentaient protégés par

John Foster Dulles. Dulles était des leurs, tandis que Ike* le président s'entraînait sérieusement au golf.

Prisonnière de ses rêves et de quelques cauchemars, ma mère écoutait peu. Jean, qui allait devenir ma cousine par alliance puisqu'elle épouserait Romain, le cousin germain de Dinah, me regardait, souriait déjà de mon embarras.

Remontant sur les collines, on sortait de l'ombre. Ébloui par le soleil couchant je conduisais lentement, Jean observait le paysage du causse. Bosquets de petits arbres, murs de pierres sèches, vieilles maisons, rares cultures, plutôt genévriers et pelouse pelée, cornouillers aux délicieux fruits rouges, chênes maigres sans âge et, au loin, brebis immobiles sur les travers, ponctuant les lignes successives des collines jusqu'à l'horizon vers l'Espagne. Pays de pierres, monde pauvre, un grand ciel.

Anna dormait. Annie et Jean parlaient de Dinah, une femme séduisante, difficile à vivre. J'écoutais le moins possible. Ma mère était morte cinq années plus tôt.

Jean se retourna vers moi et remarqua avec douceur :

– Révoltant, la mort des autres.

Son visage exprimait une détermination qui lui ôtait tout âge. Elle n'était pas forte. Elle était isolée, par quel miracle tenait-elle ? Et je regardais ces deux jeunes femmes, l'une épanouie, Annie vivait des années de splendeur, et l'autre, Jean, occupée par une douleur dont on ne pouvait la soulager.

On arrivait. Son Jules, le dernier, l'attendait dans la petite maison de Romain. Il n'aimait pas les balades. Il n'aimait pas la campagne. Je voyais qu'il n'aimait pas Jean. Assis devant *L'Équipe* étalée sur la table, homme jeune, la trentaine marquée, le regard partout, il refusait le contact. J'avais noté que Jean avait un bleu sous la pommette, au-dessus de la fossette. Il se tenait en retrait,

* Dwight D. Eisenhower, président des États-Unis de 1953 à 1960, surnommé Ike. (Nde)

saluant à peine d'un signe de la tête. J'avais alors pensé lui foutre un coup de fusil. Une charge de chevrotine en pleine poire, mais pas dans la petite maison de Romain, non. Dehors, à cause des saletés. Après ça, creuser un trou assez profond pour y jeter cette petite frappe aurait été le seul moment pénible. La terre du causse est pur rocher. À l'époque c'était le genre de chose que je jugeais possible. Encore maintenant.

Ma petite-cousine ne parlait plus. Son regard trop attentif, comme si elle s'attendait au pire, comme si elle se savait poursuivie par des gens hostiles, figée, Jean se figeait devant les cris, le danger, la violence. On ne l'entendait pas, mais qui donc ricanait ?

Histoire de briser ce silence qui hurlait, Annie l'entraîna dans la cuisine, ouvrit placards et réfrigérateur, montra thé, café, provisions.

– On vous laisse vous reposer.

Annie embrassait Jean :

– Tu n'as qu'à traverser la cour si tu as besoin de quelque chose. Ou si tu veux. Nous sommes là.

Anna hésitait à nous suivre, elle fonça vers Jean et lui tendit la brebis.

QUARANTE HIVERS ONT PASSÉ. Annie et moi vivons sur ce causse, dans ce « camp de base » qu'un temps Jean et Romain pensaient rallier. Anna et Julia nos filles sont toutes deux à leurs tâches, éditrices heureuses de publier des livres à Paris, oui, des romans. C'est bien leur tour. De notre côté, devenus les « anciens du hameau », la jolie Quercynoise et moi son époux sommes plutôt (très) âgés, et sur ce clavier aux touches usées j'écris encore l'histoire qui modela ma vie – il faut s'y faire puisqu'il n'est pas question de s'en défaire – je n'y tiens d'ailleurs pas, contemplant de temps à autre les mésanges, moineaux ou étourneaux rustiques et le rouge-gorge de vingt grammes à peine, mais pas partageur celui-là. Tous comptent sur votre serviteur durant les heures enneigées ; perchés sur les pruniers nus, ils fouillent les lichens et viennent piquer la vitre quand ils n'ont plus rien à boulotter, sans oublier les merles qui, au bas de l'escalier verglacé, se débrouillent seuls, tandis que les pies survolées par les lentes escadrilles de corneilles, les palombes vite inquiètes envolées en bouquet épanoui, les cruelles colombes roucoulant en couples fidèles et autres geais voyous vaquent, jacassent et crient lorsqu'ils m'aperçoivent. Car les gens sont rares ici, à croire que ce causse si vieux et si pelé – si vaste sous le ciel rosé, dans l'air glacial des petits matins de

l'hiver – est bien une des dépendances de l'infini *, filiale peuplée d'une forêt de chênes sans âge **, selon l'auteur dont je ne cesse de parler, mais bon, demeure toujours de quoi sourire.

Rédigeant les Mémoires de la « tribu des Zaga », poignée de romantiques impénitents de père en fils, plus connus sous l'appellation d'*Enchanteurs*, apparemment attendri mais à coup sûr ému, Fosco Zaga³, *alias* Gary Romain, y évoque ses affaires enchantées lors d'une de ses plus charmantes enfances. Il en vécut de nombreuses et contrastées, autant que de romans. Pour l'heure, charlatan rodé, il interprète l'homme sans âge devenu sage et tout dévoué à ses lecteurs, « assis au coin du feu, rue du Bac », grattant ses Mémoires, « le cahier sur mes genoux, avec mon vieux bonnet voltairien ». Etc.

Je ne fais ici que lui emprunter ses nobles tournures et pirouettes d'époque, d'autant que me trouvant maintenant devenu largement son aîné, respectable (à peu près), je n'y vois aucune objection et n'en imagine aucune qui soit recevable. Il faut continuer, surtout « ne rien laisser échapper qui pourrait enrichir ma Narration », précise-t-il.

Parfait ! Romain, parfait : j'applique ton conseil. Je m'y efforce, j'y retourne. Je reprends le fil. D'accord ?

* Nous disposons en effet ici de toute la profondeur des nuits étoilées.

** Sur les causses du Haut-Quercy, « chêne » se dit *gari*.

AU VOLANT DE LA CAMARO VERTE, une voiture rugissante, Jean surgissait ce matin-là sur notre bout de cause. Un de ces automnes du début des années 70, disons en gros il y a cinquante ans. En compagnie de Romain, elle venait voir la grange qu'il lui avait proposée en notre nom à tous.

Ma petite-cousine vivait sans lui depuis deux, trois années. Avec Romain, cela n'avait pas été simple. On s'était à peine revus depuis l'automne 1967. Maintenant, le temps restait très doux, eux aussi semblaient réconciliés. Je me disais qu'une « tribu » – l'expression est de Romain – se réunissait.

Sec, léger, splendide l'automne. Les érables rougissaient, les crocus violets, les colchiques mauves s'épanouissaient, toutes ou presque les fleurs des champs repoussaient. Avant la nuit, la pluie espérée viendrait arroser ce regain de saison. La petite maison de Romain était en chantier. Boris, notre meilleur ami, nous avait rejoints dans le Lot depuis peu pour s'y établir avec nous.

NOUS AVIONS CONNU BORIS une dizaine d'années plus tôt, alors qu'Annie commençait à travailler dans le cinéma, et nous étions vite devenus inséparables. Né à Roquebrune-Cap-Martin, Boris fut assistant caméra, preneur de son puis monteur. Musicien de vocation, il avait le don de l'amitié.

Romain lui avait proposé de gérer la reconstruction de sa maison, je faisais le manœuvre. Nous avons beaucoup avancé dans la maçonnerie, repoussant les pierres d'angle, prolongeant la bâtisse d'un côté par une chambre spacieuse et créant une salle de bain et une cuisine de l'autre. Ils visitaient le chantier, Boris écoutait; Romain insistait:

– Non, tu comprends, mon vieux, il faut absolument un bidet.

Jean déballait un sac de provisions, emplissait deux verres de vin blanc. Annie préparait un déjeuner léger; elles buvaient un coup.

En compagnie de Boris, l'après-midi notre petite-cousine examina la grange, un bâtiment aux tuiles couleur rouille et aux allures de longère. On l'entendait. Elle riait.

Chacun dans une chambre, ils dormiraient chez nous. Nous n'avions pas tant de lits. Au soir, Boris et moi avons étendu pour nous deux des matelas près de la grande cheminée.

Au réveil, en grande forme, Romain avait emprunté le bolide de son ex-femme, histoire d'aller boire en paix un café au village et lire les journaux. Nous étions tous installés sur la terrasse, prenant le petit déjeuner, lorsqu'il revint. Il y ajouta un tas de croissants achetés chez Iragne, le boulanger moustachu.

Au deuxième soir de leur visite, Romain et Jean se préparaient. Ils partiraient le lendemain de bonne heure. Jean nous proposa de faire un dernier tour, une courte promenade dans la grosse Camaro verte. Un brouillard blanc de plus en plus épais paraissait descendre sur terre. La voiture roulait lentement contre ce rideau qui ruisselait sur le pare-brise. On ne voyait rien d'autre. Jean conduisait tranquillement ; elle chantonnait une comptine de son pays, récitant les noms des États américains, y ajoutant les noms de chaque capitale, que nous ignorions. Assis à la place du mort, Romain ne disait rien.

Lorsque la maison de Tonton le caussenard fut achevée, printemps ou automne, seul ou accompagné, il y revint à cinq-six reprises, puis de moins en moins. La dernière fois, ce devait être en 1977 ou 1978. Il laissa un mot à Annie :

C'est le printemps, magnifique, sauf que ça pue la merde...

Au-dehors les éleveurs de brebis épandaient leur fumier.

Et il ne revint plus. Jean aussi avait renoncé à restaurer la grange et à nous rejoindre. Elle avait renoncé à tout, je crois. Nous allions entrer dans la séparation.

BIEN PLUS TARD, tout le monde autour de nous était mort, je lus *Face aux ténèbres. Chronique d'une folie*, petit livre saisissant de William Styron. Cher ami de Romain et souffrant comme lui de lourdes dépressions, Styron y racontait l'ultime après-midi passé en compagnie de Jean et de Romain. À l'été 1978, peu avant la visite de Jean chez nous, Styron les avait accueillis avec Diego leur fils dans le Connecticut, leur ouvrant le petit cottage réservé aux amis. Diego, qui avait seize ans, suivait un stage de tennis dans les environs. William Styron avait été impressionné par ce couple abattu, divorcé mais uni, solidaire dans le même tourment. Il ne pourrait oublier la vision de Jean automate défigurée par l'angoisse, se déplaçant à pas lents dans le jardin, ne voyant rien ni personne. Romain et lui avaient reparlé d'Albert Camus pour qui le suicide avait été l'unique question. Subitement vieilli, la voix épuisée, grand homme parcourant son dépérissement, Romain se confiait à son ami.

Au soir de sa dernière visite sur le causse, Jean vint me demander si j'avais un livre à lui passer. Elle voulait rester un peu, parler. J'allai chercher un récent bouquin américain, m'arrêtai sur *Even Cowgirls Get the Blues*, l'histoire d'une jolie

femme qui faisait de l'auto-stop, elle ne savait pas où aller. Disons qu'elle cherchait en vain mais restait sur la route, son courage pour compagnon. Triste et drôle, un livre d'époque. Il avait été écrit durant la présidence de Nixon, avant qu'on ne le pousse hors de la Maison-Blanche pour gangstérisme politique.

Je savais que Jean ne dormait plus. Plantée à côté d'elle, Anna lui prit la main. Elle parvenait à sourire, nous la retrouvions tout d'un coup, presque comme avant. Presque. J'étais heureux de mon choix, même si le roman finit mal. Pensive, assise à la grande table, elle tenait le livre entre ses mains :

– Tu as vu comment il m'a traitée dans *Chien blanc* ? Méfie-toi, Paul, Romain est un cannibale. Il ne sait pas vivre autrement.

Puis, souriant à peine :

– Tu n'as pas fait attention... Toi non plus. Personne ne fait attention. On pourrait pas vivre.

Faire attention ? On ne prend pas toujours la mesure, je ne la prenais jamais, la mesure. Je ne réfléchissais pas. Tout de même, elle m'alertait. Les cannibales sont voraces ? À table, Romain avait de curieuses manières, il se lâchait. Ou espérait-il ainsi s'emplier de tout ce qui lui manquait ?

Je regardai Jean. C'était dit avec une gentille tristesse. Annie n'y résista pas, s'approcha, effleura son front d'un baiser léger :

– Ton ami s'ennuie, ici. On le dépose à la gare, il rentre à Paris et toi tu te reposes quelques jours de plus auprès de nous ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Anna répétait : « Oui, oh oui ! Dis oui ! » Entourée, Jean était vivante à cet instant. On a tous besoin de chaleur.

Elle ne resta pas longtemps. Quelques jours. On parla beaucoup puis elle partit. Le lourd sentiment qu'on n'avait pas pu, pas su l'aider demeura.

Sept années plus tôt, sept ans de malheurs pour Jean, Romain l'avait admis : « J'ai fait sans le vouloir, dans ce livre [*Chien blanc*]

où tout est authentique, une anatomie de la haine*.» Romain ne connaissait pas la haine, sauf celle, mêlée de mépris, que l'étroite camarilla petite-parisienne lui portait, comme à tout outsider.

Depuis leur divorce, à sa vulnérabilité d'auteur à qui on ne passait rien, d'homme tendre aux prises avec des coups vertigineux de déprime, venait s'ajouter une nouvelle détresse, la conscience de son impuissance devant l'errance de Jean côtoyant dans une promiscuité dangereuse les figurants pervers – blancs et noirs – d'une époque bourrée de coups tordus. Le romancier, lui, survivait entre ses ombres, rien que d'habituel chez un être toujours prêt à échanger la réalité pour une page de plus, mais maintenant c'était la vie qui fichait le camp. Pour Jean, depuis l'époque de *Chien blanc*, la vie était devenue une insurmontable épreuve. Unis dans cet étrange, ce dur malheur de vivre, ils étaient tous deux exilés depuis trop longtemps. Ils n'avaient nulle part où revenir. Comme disait Gary, ce n'était pas une affaire de géographie.

Il n'y a pas de refuge.

* *France-Soir*, 3 avril 1970. On peut remarquer qu'à chacun de ses romans, à la question de l'authenticité inlassablement posée par ces journalistes anxieux de vérité, Romain répondait : « Tout est vrai. »

ET POURTANT elle venait du cœur des États-Unis d'Amérique: Marshalltown, Iowa. Bourgade de dix-huit mille, vingt mille âmes, chef-lieu de comté, terre d'accueil d'émigrants venus du nord de l'Europe: Suédois, Allemands, luthériens, gens respectables, tous plus blancs que blanc, croyants et paysans, réserve de Républicains bon teint ancrés dans la foi fondamentale. Quantité de temples et pas de nègres ou presque pas, et ceux-là soigneusement invisibles, environ quarante familles cantonnées dans les « quartiers sud », derrière le chemin de fer: travailleurs agricoles, manœuvres à la journée, OS dans les ateliers, femmes de ménage, cuisinières, main-d'œuvre bon marché, utile quoi. Discrets. Prudents.

Petite ville, pas de doute, pour toujours tournée sur elle-même, cernée de cultures ondulant jusqu'à l'horizon. De l'espace, ça oui. Espace occupé. Terrains exploités. Peu ou pas de haies, pas d'arbres ou à peine, partout du maïs et, sur les routes interminables, des camionnettes découvertes conduites par des types tranquilles en salopette et casquette. Silos à maïs, tracteurs, matériel agricole, autobus. *Heartland*, berceau de l'Amérique du bonheur bordée dans les franges de la « ceinture de la Bible ». Et une communauté apparemment bienveillante, paisiblement affairée. Le bonheur ? Peut-être. Si ce n'était ce vertige à la Hopper

qui ne tardait pas à vous saisir, passé un moment sur Main Street. Automobiles immaculées, façades soignées, maisons et petits immeubles impeccables. Boutiques sans attrait. Il n'y avait rien, ou alors quelque chose d'invisible, une obsédante absence. Passants, femmes et hommes n'avaient aucune particularité. On n'aurait pu dire. Pas de traits remarquables, rien. Indistincts. Visages entièrement blancs, lisses, convenables. Une douce horreur, discrète. *Home sweet home*. Quelle angoisse se dissimulait là-dessous ? Ou bien est-ce la mienne ? On se prenait à penser que les rares Blacks devaient tous les confondre, ces Blancs.

Jean y retournait plusieurs fois par an. Elle ne pouvait y demeurer longtemps. Déroutant, ce double jeu, va-et-vient entre sa vie et celle qu'auraient voulue pour elle ses parents. Déchirant. Elle n'y arrivait plus. Et elle revenait.

« Je ne connaissais rien. Rien ! »

Elle riait, évoquant son adolescence durant la première moitié des années 50.

« Le monde entier restait dehors, mais grâce au Strand et à l'Orpheum, les deux cinés, avec mes copines on savait qu'il y avait autre chose. Le samedi après-midi, ma sœur Mary Ann et moi on vendait des glaces et des sodas sur une table devant la pharmacie-drugstore de mon père. Les clients lui répétaient : "Vos filles se rendent utiles, quelle satisfaction, Doc !" Il bronchait pas mais ça se voyait, il était content, fier de nous. Avec la monnaie qu'il nous donnait, j'allais au cinéma dès que je pouvais, ou alors je m'installais dans un coin à la pharmacie et je lisais les magazines de ciné. Mary Ann haussait les épaules. Elle trouvait que j'étais pas sérieuse. Mon frère, Kurt ? Il faisait du vélo, il était toujours dehors. Voilà comment c'était, avant...

Mon frère, ma sœur et moi on prenait le bus pour aller à Indianola, à la campagne, chez mon oncle le frère de ma mère. On y passait une partie des vacances. David, notre petit frère, était

trop jeune, ma mère le gardait ou bien c'était ma grand-mère. À la ferme, l'oncle nous laissait monter sur Billy, son vieux cheval. On faisait ce qu'on voulait. Il ne hissait pas le drapeau américain tous les matins comme chez nous. Il l'avait cloué une fois pour toutes sous la véranda. La cérémonie? Non, il s'en fichait: "Faut du monde pour une cérémonie." Kurt, lui, était de service chaque matin et chaque soir devant notre maison pour lever puis baisser les couleurs, avec mon père sur le dos. (*sourire*) C'est vrai qu'il y avait du monde: toute la North Sixth faisait pareil...

La ferme d'Indianola était laissée en plan. L'oncle Benson ne prenait plus la peine de l'entretenir. C'était bien comme c'était. On se levait quand on voulait. Je lisais la nuit; ma sœur était consciencieuse: elle travaillait, nettoyait la maison et cuisinait. Mon frère conduisait le vieux Ferguson. Une année il a repeint la maison pour le remercier. "Tu es sûr, tu en as envie?" demandait l'oncle. Kurt aimait bien peindre, c'était tranquille. Deux semaines plus tard, mon père venait nous chercher dans la grosse Hudson noire. Il apportait un gâteau et des provisions à l'oncle. C'est chez lui que j'ai appris à aimer la nature. On voulait pas rentrer. Mon frère aurait voulu rester toujours.

À Marshalltown, on ne pensait pas aux autres. Ailleurs? On connaissait pas, ou si peu. Le monde, c'était Marshalltown, Marshall County, Iowa, USA. Rien de plus. Il n'y avait toujours pas de librairie. Mon père vendait les journaux et les magazines, quelques livres à succès. Les gens appréciaient le progrès, tout était à vendre sur Main Street. La télé aussi, ma grand-mère en avait acheté une, une Philco, mais c'était comme si on était filmés. Bonnes ménagères, jolis intérieurs, drapeaux, westerns et fanfares: on se voyait dedans! Mon père regardait les informations, il en parlait avec Buck, l'ami de la famille, un Républicain plus âgé en qui il avait toute confiance.

Heureusement, il y avait la bibliothèque municipale. Je lisais tout, dans le désordre.»

LA PREMIÈRE FOIS qu'il mit les pieds à Marshalltown, Romain fut surpris :

« Le père tient une pharmacie à l'américaine, il y vend tout et prépare les potions. Les gens l'appellent "Doc". Un homme décent. Noirs ou Blancs sont reçus de la même façon, avec considération. L'autre pharmacie est au centre-ville, les Noirs n'y vont pas, mais tu sais, il n'y a pas de ségrégation apparente dans l'Iowa, seulement de la distance. Au bout du comptoir, à longueur de journée, des vétérans sirotent leur Bromo-Seltzer dans un verre à limonade en se repassant les pages du *Times-Republican*, la feuille locale. Une fois, une seule, Seberg a viré sèchement l'un d'eux, amarré au comptoir, qui avait cru bon de faire un compliment à sa fille cadette. La mère de Jean est une ancienne institutrice ou quelque chose comme ça. Des gens sympathiques. Ils m'examinaient... Je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils n'en revenaient pas, mais enfin je ne suis pas *all American*. Ils ne s'y retrouvaient pas. On n'avait pas grand-chose à se dire. Marshalltown ? On n'y va pas par hasard. Tu es aussitôt repéré. Discrètement, à la manière américaine. Dans ces petites villes du Middle West très soignées il y a quelque chose de désertique. Tu sais, les Américains n'ont pas de fromages anciens. Ils aiment la nouveauté. L'ombre de leur passé est trop mince ?

Jean voulait me présenter à son père et à sa grand-mère. Ils ne comprenaient pas pourquoi un étranger, pourquoi elle ne s'était pas trouvé un jeune homme bien de l'Iowa... »

Je l'écoutais, il ne parlait pas comme un amoureux transi.

ADMETTONS qu'on ait le droit de choisir sa patrie. Oui, bon, supposons. La patrie de Romain, ce fut Nice pour toujours. À seize ans, grand, maigre, maladroit, la physionomie ingrate de son âge, l'esprit trempé depuis la petite enfance dans des cultures successives, la russe puis la polonaise, sans oublier le yiddish fondateur et maintenant la vie en France, il pouvait choisir en connaissance de cause. 1935 : six ans après son arrivée, le premier de toute la famille, il obtient la nationalité française. Il est niçois, devenu méditerranéen, mais il n'oublie rien.

Il porte alors les cheveux plutôt longs, raides. Ils retombent en longues mèches sur ses tempes. Sa raie au milieu peut faire sourire, même s'il ne trouve pas ça drôle ; de la main il les rejette en arrière. Sur les anciennes photographies de famille, Romain ne sourit jamais. Adulte il rit rarement, ou alors un tout petit rire, décidément il n'y arrive pas. Il a eu des moments heureux pourtant. Je l'ai vu détendu, jouissant de la vie, bien plus tard, à la veille de l'invention Ajar en 1972, lorsqu'il nous rejoignait à la campagne.

Au début des années 30, le jeune Romain Kacew n'en est pas encore à prendre son envol. Assis en maillot de bain sur les galets de la baie des Anges entre deux jeunes filles plutôt jolies dont

l'une est son amie, il préfère déjà la compagnie du sexe opposé, mais il n'a pas l'air insouciant. Visage mélancolique. Il n'y a pas tant de raisons de rire.

– Mon vieux, il faut avouer que nous n'avons pas tellement d'atouts. Trouve-toi un diplôme de russe et de polonais. Ça peut servir, avec ce qui nous pend au nez.

C'est Lova, le père de ma mère, qui parle ; il se tient derrière Romain, son neveu. Il veut dire : « Avec la guerre qui s'avance au pas de l'oie, on aura peut-être besoin de traducteurs. »

Lova est blasé. Jour après jour il a perdu pas mal d'espairs. Il en conserve un, le plus improbable : *faire sauter la banque*. Ça lui plaisait d'y penser. Lova et Françoise Sagan et Piotr mon frère aîné jouaient-ils de l'argent pour gagner ou pour perdre ? Si perdre n'était qu'une confirmation, ils semblaient considérer que gagner était une plaisanterie. Une absurdité de plus tombée du ciel. D'en haut, le Bon Dieu jetait un œil. IL observait la partie au casino depuis un moment. IL avait dû se livrer à un rapide calcul mental :

*Am stram gram
Pic et pic et colégram
Bour et bour et ratatam
Pic! dam
Mais comme le roi ne le veut pas
Ce se-ra toi!*

Entretien du trouble, ou le miracle, indispensable au moral des troupes, IL lâche une liasse de billets de banque.

Ma grand-mère est muette. L'idée du diplôme de langues slaves, elle est pour, mais comment financer des études chez les Polonais ? Elle ne croit pas aux miracles.

Elle n'a plus qu'à aller voir Monsieur Agid, solliciter l'amirécours, devenu bienfaiteur niçois *, pour un prêt ? Ma mère m'a raconté.

* Grande famille niçoise d'origine russe, amie de Romain. (NdE)

Jusqu'à sa mort, «Lova», Léon Owczynski ou Ilya Ossipovitch, fut un infernal joueur affublé d'une légende avantageuse que Romain embellit dès qu'il en eut l'occasion. Lova était une partie de son inspiration, de ses aspirations, partisan têtu du réalisme poétique, lequel avait du plomb dans l'aile, à l'époque. Et actuellement aussi, n'est-ce pas.

«Lova? Comme Piotr ton frère, un être délicieux. Ta grand-mère a été très patiente.»

Lova joue souvent et ne gagne jamais. Délicieux comme Piotr? Certainement. Chez nous, on est délicieux. D'autres disent horripilants et même pénibles. Délicieux donc et ruineux Lova, c'est lui pourtant qui va financer les études de Romain en Pologne. Plaisanterie ou coup du sort, au petit casino de Beaulieu-sur-Mer, face à la baie des Fourmis, éden à deux pas de la villa grecque. Personne d'autre dans cette famille sans le sou n'aurait pu. Ce soir-là Lova n'attend pas le dernier passage des Tramways de Nice et du Littoral, il s'offre un fiacre pour rentrer trottinant à Nice avec le magot. Il n'a pas remis son gain en jeu – chapeau, Lova! pour ton sens du devoir –, et Romain peut retourner à l'Est en quatrième classe. Il passe par Berlin sous la botte nazie, étudie quelques mois à Varsovie. Une photographie datant de cette saison polonaise le montre arpentant la ville, un béret français d'artiste sur le crâne, il ne sourit toujours pas.

Drôle de retour à l'Est. La Pologne n'était pourtant un bon souvenir ni pour sa mère ni pour la mienne. Peu de temps avant la seconde guerre, «soutenue» par des alliés fin prêts à la laisser tomber dès la première alerte, cernée par les nazis à l'ouest et les bolcheviks à l'est⁴, catholique et alcoolisée à la manière de l'Irlande, antisémite obsessionnelle, menée par des ultras obtus qui comptent sur la cavalerie pour emporter la victoire contre les panzers, la nation polonaise est une parfaite victime propitiatoire. Communiste puis nationaliste et toujours papiste, elle ne s'est pas arrangée.

Notre cousin dentiste de Varsovie confirme, le pays est dur aux miséreux, surtout s'ils sont juifs. Mais ses études sont payantes, on fiche la paix ou presque à l'étudiant Romain Kacew, juif français. Pour le reste, il lit. Il lit tout et tout le temps, va faire un tour à Cracovie. Il y aurait même revu son père, et Borikh l'autre cousin, un avocat. Et c'est la dèche.

Un petit mot contre l'oubli et pour le cousin dentiste : l'évoquant, je constate que j'ai oublié son nom ; parlant de lui, ma grand-mère l'appelait *Dôbrii* (« Gentil »). Le gentil cousin donc avait déjà hébergé Dinah ma mère, la première à s'enfuir hors de cette Russie grouillant de petits chefs bolcheviques, suivie bientôt par ceux qui avaient compris ce qui les attendait. Les autres, les deux familles Kacew et Owczynski, furent massacrés par les nazis ou par les staliniens, et *Dôbrii* aussi.

Rentré en France fin 1935, diplômé de russe et de polonais, bientôt licencié en droit, Romain survit au Quartier latin. Il écrit des histoires pessimistes, tente de les placer dans des feuilles discutables. Dès qu'il le peut, revient à Nice. Il y est chez lui, proche de Lova le bien-aimé, talent sauvage et mauvais exemple pour la jeunesse, auprès de sa mère qui vieillit vite et mal. À dire et répéter la vérité, Romain ne pense qu'à partir, mais déjà il ne sait pas où. Hormis survivre, l'émigré n'a plus de but, sinon un impossible retour.

La guerre décidera.

En attendant, pris de fringale permanente, et du besoin que je comprends de se faire dorloter – lorsqu'on a une mère si exigeante et si peu d'atouts –, Romain va manger à n'importe quelle heure chez sa tante, ma grand-mère, Beïla, en haut du boulevard Gambetta. Il a faim, il aime sa cuisine de la Baltique, sans parler du réconfort. Il est servi. Elle ne le lâche pas tant qu'il n'a pas répondu. Romain est reconnaissant. Toute sa vie Romain a beaucoup reçu des femmes. Énormément.

Tous alors vivaient à Nice. Ni Jean ni Piotr ni Barbara ni moi n'étions nés... En couple sans enfants, ça convenait à Dinah. « Elle avait tout l'air d'un mannequin de chez Gabrielle Chanel. » Romain, lui, avait autour de quinze, seize ans. Il parla de sa jeunesse d'ado auprès de sa mère. Pas beaucoup, pas longtemps (« C'était pas drôle tous les jours avec elle, croyez-moi ! »), juste assez pour situer le moment ; en fait il parlait surtout de ma mère.

Dinah lui avait raconté les nombreuses virées de printemps, « dans leur Amilcar, ils campaient. Ton père était toujours en pantalons golf. Elle aimait ces montagnes qu'il lui faisait connaître », leur architecture quasi humaine de calcaire, et cet alpenglow, un rougeoiement qui émanait de leurs flancs, les enveloppait lorsque le soleil passait sous l'horizon, « une lueur rose, le pays se protégeait de la nuit par un vitrail magique. Paul lui avait affirmé que deux cents millions d'années plus tôt c'étaient d'énormes blocs, des récifs de corail. Un souvenir des meilleures années de sa vie, les plus proches du bonheur... » Deux cents millions d'années. Ce passé immense devait être rassurant.

J'écoutais Romain : « Je crois que ta mère s'imaginait y passer sa vie. »

« J'ai eu longtemps une photo d'elle et de leur chien Billy debout sur une lame de rocher, me raconta-t-il bien plus tard. Les mains dans les poches d'un pantalon retroussé aux chevilles, une chemise d'homme enfoncée dans le froc, un béret sur la tête, elle regardait son mari. Ton père aimait les voitures et les appareils photo, et il emmenait Dinah partout pour la photographier... Quand ça allait, elle était d'une nonchalance incroyable. Dinah rêvait. Elle impressionnait, ma cousine ! Après la guerre, je n'ai plus retrouvé la photo dans les quelques affaires de ma mère que Beïla avait sauvées. »

C'était quelque part dans les Dolomites, du temps où mes parents venaient juste de se marier.

« À se demander quand ils trouvaient le temps de travailler, ton père et elle. Mais enfin, ça leur réussissait ! »

Romain encore : « Elle venait de se marier avec ton père. Je faisais des efforts pour parler un français châtié, comme on disait. Un roman américain à la main, Dinah m'écoutait. Une histoire d'Edith Wharton : *The Age of Innocence*. »

À mon tour ça me faisait rêver ; j'associais ces Dolomites, côté méditerranéen de mon père, aux souvenirs côté Baltique de Beïla ma grand-mère : la Courlande, les Tatras et Zakopane, village station des neiges qu'elle avait fréquenté en compagnie de Lova. Beïla les avait évoqués durant le repas agréable du jeudi qu'elle préparait pour mon frère et moi : « Calcaire en bas, granit en haut, et la neige ! Votre mère n'aimait pas marcher longtemps, votre grand-père non plus. Comme Romain, il préférait les bords de la Baltique... » Accompagnée de Lova et de leur fille, ma grand-mère parcourait sans relâche les chemins de randonnée. Lova suivait, il s'embêtait.

EN 1931, Basil Zaharoff, marchand de canons, règne sur Monaco. Le prince, lui, s'occupe ; il étudie les poissons. Venu à Juan-les-Pins en compagnie de Bertolt Brecht, Walter Benjamin, autre maître du réalisme poétique, vit l'exil délétère de la Riviera. Brecht se ressaisit et fiche vite le camp hors de cette agglomération-chimère, rêverie de poitrinaire ; Walter rejoint Nice. Walter joue et perd. Pour la première fois, il tente de mettre fin à ses jours, à l'hôtel du Parc, à l'ombre des bulbes multicolores de l'église russe. Encore un étranger insensé.

Boulevard Carlone, voisin du quartier des Musiciens, au pied de la colline du Piol, depuis la terrasse de la pension Mermonts, chez la gérante Madame Kacew née Owczynska *, on distingue parfaitement le mont Chauve qui ferme la vue au nord de la ville, tel un Fuji désespérément sec. Désarmé, enragé, discret pendard, le jeune Romain Kacew, ça se savait. Certes obligeant envers les dames, ses violents différends avec ceux des quartiers de Magnan et de la Californie étaient connus de ceux de la Buffa, de la mer aux collinettes et jusqu'à Saint-Pierre-de-Féric. Charmant mélancolique, aisément

* Les Owczynski de Koursk, parmi lesquels naquit Dinah, ma mère, nièce de Mina Kacew. «Mina» ou «Nina», la mère de Romain changeait de prénom quand ça lui chantait.

cogneur, Romain traverse sa jeunesse sur le fil du rasoir. Plus tard il s'efforcera d'oublier. En vain. Fallait-il se réinventer ?

En 1940, à deux pas du Negresco, face à la plage Neptune, le Forum, salle de spectacle abandonnée, lentement submergée par les eaux souterraines qui passaient sous la Promenade ; là, dans l'eau qui doucement clapotait entre les rangées de sièges disloqués, frôlant les débris de mosaïques aux figures lestes, les enfants libres jouaient aux jeux interdits. Ce Forum dut d'abord être un claque.

*Je vois tes petits seins roses
Comme ces perles de Formose
Que j'ai vendues à Nice*

Guillaume Apollinaire

Je suis né en 1942. Peu après ma naissance, Lova Owczynski et Mina Kacew, sa sœur, étaient morts. Romain était à la guerre. Nos voisins les mussoliniens du Piémont désiraient mettre la main sur le comté. Nice se distinguait : en délégation fournie, ses notables se rendaient à Villeneuve-Loubet ; là, devant l'Ermitage, résidence du Maréchal, ils présentaient leurs hommages et leurs remerciements accompagnés d'offrandes. Entourant Pétain sénile, navrante momie suçotant les sucreries offertes, fêtée sous un soleil impavide, la douzaine de Niçois de Vichy avait obtenu une distinction *marquante* pour leur ville, officiellement consacrée « fille aînée de la Révolution nationale ».

Vingt ans après, Dinah ma mère se réveillait en larmes ; elle revivait le cauchemar des descentes allemandes dans Nice. Elle avait vu les enfants raflés, livrés aux SS d'Alois Brunner par les bons citoyens niçois, et autres débris tsaristes héritiers de la bande des Cent-Noirs*. Enfants juifs condamnés, seuls et parqués à la

* Mouvement antisémite, nationaliste et monarchiste d'extrême droite apparu dans l'Empire russe pendant la révolution de 1905.

gare, surveillés par les gendarmes français – impassibles nos gendarmes, conscients de leur devoir d'obéissance – en attendant les convois. « Et vous, les enfants d'une juive, étiez cachés à Vence : votre père était entré dans la Résistance avec ses copains. » Dinah passait vite des pleurs au fou rire. « Ils avaient entrepris de fabriquer des bombes dans notre cave. Lova déconseillait. On y avait installé Betty, une Anglaise. Je leur ai fait une scène ! Ils sont allés faire la bombe ailleurs. »

Ce fut l'unique fois où, riant et pleurant, ma mère me dit qu'elle était juive.

LA MÈRE DE ROMAIN n'a pas pu l'attendre. La guerre est sur le point de finir. Pour lui, à Paris, une autre vie commence. Il ne va pas rentrer à Nice. Il compose le 804-88, téléphone de la boutique de Dinah.

Ma mère me raconta leur conversation.

« Je lui ai dit que nous avions enterré mon père et sa mère ensemble* à Vence, où Beïla et moi étions cachées avec vous les enfants. Il n'a rien répondu. Plus tard ton père a fait transférer leurs restes à Caucade [cimetière de Nice].

Il m'a demandé comment je me débrouillais, comment se portait Beïla, si nous avions besoin de quelque chose. Il ne voulait pas venir voir une tombe. Je le comprends. Je n'avais besoin de rien, des copains de ton père nous apportaient des provisions de la campagne.

Ton père était à Paris, essayant de renouer avec ses clients d'avant-guerre. C'est à ce moment qu'il a commencé à travailler avec le bijoutier Alexandre Réza. Il m'avait laissé assez d'argent et les cartes de tickets de rationnement. (*rire*) De toutes les façons il n'y avait rien à acheter et ça empirait. Il a réussi à m'envoyer des chaussures pour vous trois.

* Lova Owczynski et Mina Kacew, née Owczynska, frère et sœur. (NdE)

Romain m'apprit aussi ce jour-là qu'il s'était marié à une Anglaise. "Tu la rencontreras, je voudrais me trouver un coin par ici, pas loin de la mer." L'Anglaise, c'était Lesley Blanch. Plus tard je sus qu'elle avait dix ans de plus que lui. Ça aussi, je comprenais. J'ai pensé qu'elle allait souffrir.

On s'est vus deux-trois semaines après, je croyais qu'il ne viendrait pas finalement... C'était juste avant son départ pour Sofia, chez les bolcheviks. Il était descendu à Nice parce qu'il voulait revoir sa ville avant de retourner à l'Est. Il n'est pas allé à Vence. Il voulait surtout récupérer son cahier noir, dans lequel il avait copié son *Vin des morts*. Je ne savais pas où était ce cahier. Heureusement, ta grand-mère s'est souvenue de l'avoir rangé dans l'arrière-chambre. Il m'a donné un exemplaire de *Forest of Anger*⁵. Je lui ai dit que – où qu'elle puisse être – Mina savait qu'il avait rempli tous ses engagements. Ma tante avait été très exigeante. Elle n'avait aucune limite, elle n'avait rien. Ta grand-mère me demandait constamment de l'argent pour elle. Écrivain français et diplomate à trente et un ans, je lui ai répété: "*Nou, vot zapomni*" ("Eh bien, n'oublie pas"). Ta grand-mère lui avait déjà dit. Il souriait, un drôle de sourire tordu que je ne connaissais pas. Et j'ai vu la cicatrice au-dessus de la bouche. Sa guerre lui avait coupé le sourire. »

Ma grand-mère appelait « arrière-chambre » un cabinet où mes parents avaient entassé les restes de leurs anciennes vies. Jamais ma mère n'eut le besoin ni l'envie de me raconter ce qu'ils avaient vécu avant et pendant la guerre. Au contraire. Seule ma grand-mère racontait un peu.

Longtemps après la mort de tout le monde, j'ai trouvé une correspondance échangée entre mon père et un ami, un Marseillais qui était du côté des Anglais pendant la guerre. Ensemble ils travaillaient pour un colonel anglais. Un certain Buckmaster.

*Mon cher P.,
J'aurais besoin d'aide pour le copain dont je vous ai parlé.
Vous est-il possible de réunir la somme d'ici à une semaine ?
Je crois prudent de doubler, soit deux cents.
Si besoin est, je vous téléphonerai de Marseille.
Fraternellement,*

G.

Deux cent mille francs ? Une somme imposante pour l'époque. S'agissait-il de protéger quelqu'un ? Payer une caution, soudoyer un juge ? Corrompre des policiers ? D'où Paul mon père tenait-il cet argent ? Trésorier ? Je n'en sais rien. L'enveloppe jaunie timbrée d'un Pétain à la Francisque datait de février 1943. Sur la lettre, mon père avait griffonné sa réponse :

D'accord, appelez-moi.

P.

Tout d'un coup, la vie de mon père devenait mystérieuse. Après sa mort, lorsqu'on s'adressait à moi, j'avais l'impression qu'on se trompait, ou qu'on se moquait de moi, que j'étais mort comme lui. Car mon nom et mon prénom étaient les siens. Pavlowitch signifie littéralement « fils de Paul », quand déjà le prénom de mon père était Paul. Je suis Paul, fils de Paul, fils de Paul.

Je sais aussi que « Monsieur Paul » *alias* « Platon » avait été arrêté par les Italiens en 1942, emprisonné à Sospel, dans l'arrière-pays niçois, mais libéré par les mêmes à la fin de cette année tandis que les Allemands envahissaient la zone dite libre, bousculant leurs alliés italiens.

Et puis une autre histoire sur le rôle de diversion de son groupe durant le débarquement anglo-américain à Saint-Raphaël-Sainte-Maxime. Enfin, quelques objets trouvés dans l'« arrière-chambre » : un calot bleu de pilote de la RAF que Piotr aussitôt s'appropriâ, une carte de France très détaillée, imprimée sur un

tissu avec « zone occupée » et « zone libre », que les pilotes anglais portaient en foulard autour du cou, plus des décorations anglo-américaines, médailles enveloppées dans des lettres, l'une signée Eisenhower remerciant Paul Pavlowitch « dit Platon » pour services rendus à la cause des Alliés. Voilà tout ce que je sais de la guerre de mon père. Ces petites traces ont brûlé, disparues lors d'un incendie dans l'une de nos granges sur le causse, en 2008.

Mon père et Dinah étaient des étrangers, des *réfugiés*, comme on les appelle maintenant. Elle était apatride et lui avait des papiers invraisemblables du temps du royaume de Yougoslavie, plus une vieille carte anglaise de résident. Bien avant de rencontrer ma mère, il avait vécu en Angleterre.

Mes parents ne recevraient la nationalité française qu'en 1948 – je dis « recevraient » parce que leurs états de service pendant la guerre avaient dû y être pour quelque chose. Jamais Beïla ne demanda sa naturalisation. Elle ne demandait rien et son passeport Nansen* suffisait.

* Le passeport Nansen était, entre 1922 et 1945, un document d'identité reconnu par de nombreux États qui permettait aux réfugiés apatrides de voyager. (NdE)

C'ÉTAIENT LÀ LES DERNIERS JOURS du quartier russe antibolchevique de Nice, de Grosso à Gambetta jusqu'au Parc-Impérial, au-dessus de l'église russe du boulevard Tzarewitch. D'autres nouveaux venus apparaissaient qui cherchaient leurs places. À un bloc de la Buffa, au coin de la rue de France, l'Imperator, ancien hôtel, immeuble splendide puis miséreux, abritait une récente population d'Indochinois rescapés de la guerre menée chez eux par les soldats français. Aux étages, sur les galeries circulaires, les gens s'affairaient dans un brouhaha de comptoir oriental; Barbara ma grande sœur jouait à la marelle dans le hall au sol de mosaïque, en compagnie de Colette Vinh Can, fille de prince, autre homme délicieux que j'aimais (tel un de ces Russes exilés des années 20, le prince finirait sa vie chauffeur de taxi). Et comment oublier Madame Lam, maîtresse de notre Saïgon niçois, princesse d'Annam, beauté qui riait aux éclats? Romain ne manqua pas de faire sa connaissance. Il ne l'oublia pas.

Alors que Bao Dai et Farouk d'Égypte, satrapes pris de somnolence devant le tapis vert des tables de jeu, perdaient avec indifférence l'argent dérobé à leurs peuples, à midi le canon du Château tonnait; sous la Pergola, face au Palais de la Méditerranée, les croupiers rigolaient avant de reprendre le travail. Affalés sur

la banquette de leurs fiacres, un mouchoir noué sur la tête, les cochers cassaient la croûte en attendant le chaland. Délicatement, les palaces dégorgeaient gouvernantes en gabardine et vieillards emmitouflés « qui menaient leurs tortues à la promenade ».

Lorsque Romain m'apprit qu'ado, il essayait « pour s'habituer » les sarcophages de pierre du jardin Masséna, s'y étendant de tout son long, immobile, je me gardai d'ajouter que moi aussi j'y avais fait le mort avec plaisir. Ces lits de pierre chaude étaient reposants. Question intégration nous faisons tout notre possible, vu que le réalisme manque souvent de poésie. Vieillards désorientés, jeunes hors-la-loi échappés de l'affreuse « maison de correction » de Nice – ceux-là dormaient dans les tunnels d'égout qui débouchaient sur la plage, travaillaient une nuit sur deux au marché central, y trouvaient de quoi se nourrir et disparaissaient. Sans oublier tous les autres, silhouettes déracinées, célébrités très démodées, telle la Belle Otero nichée rue d'Angleterre, ou ce savant mathématicien échappé de l'Est rouge dont je me rappelle le nom, c'est la moindre des choses, Monsieur Alpine, évidemment dans la lune ou (enfin) à l'ouest, plus une brochette remarquable de glandeurs de la Côte. Êtres humains « pas tout à fait convenables », remarquait Edward Said⁶.

Bref c'est là que Piotr – mon tendre frère, que ma sœur, Barbara, appelait « Pedro » –, pour l'heure adolescent apprenti pâtissier filant comme l'éclair tel Gino Bartali dans la descente de Saint-Maurice et Gambetta, empruntant la rue Saint-Philippe par son sens interdit, arrivait en trombe sur son vélo de livreur, freinant à mort de ses godasses rue Bottero afin d'effectuer un parfait tête-à-queue devant un public bien disposé, sur le trottoir de Chez Maya. Fin prêt, Pedro, pour recueillir les paris pour le compte d'un *nissarte*, malfrat de la place Garibaldi, après avoir livré zakouskis, pain noir et gâteaux roses de Monsieur Karpov, pâtissier émérite, le meilleur des Russes de Nice. Il était pressé, mon frère, mais pas toujours. Il avait encore à encaisser les mises des cochers de la Promenade jusqu'au jardin Albert-I^{er}, roi des